



Les villes sont en proie à une fièvre de croissance et d'excroissance qui s'exprime par une multiplication de chantiers à l'intérieur des villes comme à leurs périphéries. Aujourd'hui, les décennies à venir se lancent dans des opérations de destruction et de construction qui ne laissent pas indifférents les artistes et les designers pour qui le faire et le défaire génèrent également des volumes, des formes, des matériaux, des agencements plastiques. Le champ de nos manœuvres artistiques est un ancien terrain militaire désaffecté, dans le quartier de l'arsenal, créé en 1882 et devenu le lieu de stockage et de recyclage des matériaux nécessaires à l'aménagement du tram. La construction d'un éco-quartier prendra le relais fin 2012. Le chantier est l'opposé des espaces publics normés et policés, dévitalisés. Il est le lieu des changements et des recommencements, lieu de contradictions et de possibles qui suscitent les sens et l'imagination.

GRANDES ET PETITES MANŒUVRES ARTISTIQUES À ETAMAT

Le chantier est au vif des mutations spatiales

- il y a les démolitions, les mâchoires qui happent les pans de murs et brisent les verrières, arrachent les poutres métalliques, il y a aussi le tri des matériaux et les gigantesques andins de bois, de fer, de pierre qui seront vendus
- il y a le terrassement, le nivellement et l'arrivage de toute sorte de granulats, d'enrobés, de sables
- le relief se transforme sans cesse : les tas de déblais et de remblais, les chemins, les ornières, les nappes d'eau se déplacent, changent d'échelle, de forme et de volume
- le lieu est traversé par les allers et retours incessants des engins qui déversent, trient, recyclent, rechargent et repartent ; le bruit des engins est omniprésent
- les uniformes des ouvriers et les machines sont de couleurs flashy, conductrices d'intensités lumineuses et gaies
- le froid, le chaud, la poussière, les changements de saison, le vent, la pluie, le soleil métamorphosent l'état des matières et donc du paysage ; les sensations physiques très contrastées sont saisissantes au sens propre.

Le chantier est au vif des mutations temporelles

- s'enchaînent des phases de démolition, de déblai, de construction
 - se succèdent des tranches de travaux qui appellent des contingents d'ouvriers différents donc aussi des tâches, des outils, des matières, des savoir-faire nouveaux
 - se suivent les saisons qui solidifient, liquéfient, densifient ou pulvérisent les sols
- Le chantier est un lieu de ressources humaines, végétales, animales. Il est un réservoir de matériaux, de mots, de mémoires, de mouvements, de formes. Il est un vivier d'énergies.

Entraînements

Les mouvements, et les transformations internes aux chantiers ont été les conditions et le terreau des projets réalisés au cours de l'année sur ce terrain mouvant. Tous les travaux en sont issus, inspirés du paysage, de son relief, de ses matières, des déchets, des stocks de munitions utilisés aux aménagements de voirie, de canalisation, de réseau ferré, de câblage, etc. Construire, creuser, mouler, rassembler, agencer, planter, étendre, peindre, tresser, solidifier se sont ainsi confrontés à tomber, éparpiller, écraser, déliter, effondrer, salir, démolir, arracher,

liquéfier ou inversement, ces opérations nous ont obligés à envisager de nouvelles procédures de travail où recommencement, déplacement, renversement, réélaboration ne paraissent plus être une défaite mais plutôt une dynamique d'adaptation et de création.

La répétition a même généré des actions jouant des opposés comme blanchir et salir, balayer et empoussiérer, monter et démonter qui ont été une façon d'accepter et d'agir avec les forces naturelles, humaines, prévues et imprévues, opportunes et inopportunes du chantier.

Ainsi les sculptures, les installations, les performances, les photographies ne sont pas seules dignes d'intérêt, mais les procédés inventés pour leur réalisation et les usages faits des matériaux trouvés sur place. Aucune importation. Tous les projets sont issus des explorations du terrain : halle, tas, poudrières, amoncellements, ruines, terre, lumière, arbustes, déchets, poussière. La glaise est si envahissante, les accumulations de canalisation, de regards et de cuves en béton, les piles de barres d'acier, les colonnes de palettes, les amoncellements de poteaux, de panneaux de signalisation sont si prégnants que leur volume et leur ordre même ont inspiré la construction de certaines pièces.

Chaque installation, chaque projet est le fruit de multiples négociations avec les matériaux empruntés, avec la monumentalité des lieux, avec le mouvement des engins, avec la tolérance des chefs de chantier, de l'établissement public d'aménagement, de la sécurité, avec la météo enfin.

Le chantier est aujourd'hui totalement intégré à la logique productive de la ville, soumis à des cahiers des charges, réglé par les mêmes lois de rendement, de contrôle, de profit, mais ça ne se voit pas, tant l'emportent le charivari des camions, le bruit, les « séismes » du terrain. Cependant, il se trouve symboliquement et socialement en marge de la vie urbaine.

Symboliquement à cause du recommencement et du désordre qu'il représente, et socialement car, comme nous le disent les ouvriers, ils travaillent la sous-ville, oubliée dès que les tranchées sont bouchées, les canalisations enterrées. Les fondations de la ville, comme ses réseaux indispensables au fonctionnement urbain, appartiennent à la mémoire enfouie de ses habitants. C'est avec le remuement de ces couches physiques, sociales et mnémoniques que nous avons travaillé. Aujourd'hui, les chantiers s'installent dans les villes pour des durées de plus en plus longues et les urbanistes comme les habitants ne peuvent plus passer outre. Si on ne veut pas que leur versant perturbant domine, il est temps de montrer que le chantier peut aussi être une ressource de vie, de savoir-faire, d'invention.

Il est temps que la ville renoue avec cette part d'elle-même refoulée, avec les ouvriers qui travaillent pour le nouveau urbain, avec les énergies, les matériaux libérés et disponibles à de nouvelles compositions et utilisations. C'est ce que nous avons découvert, ce à quoi nous nous sommes prêtés.

Gaëtane Lamarche-Vadel

